



Pour une sémiotique du politique : schèmes mythiques du national-populisme

Béatrice Turpin

► To cite this version:

Béatrice Turpin. Pour une sémiotique du politique : schèmes mythiques du national-populisme. *Sémiotica*, 2006, 159, pp.285-304. 10.1515/SEM.2006.034 . halshs-01265897

HAL Id: halshs-01265897

<https://shs.hal.science/halshs-01265897>

Submitted on 1 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une sémiotique du politique : Schèmes mythiques du national-populisme

Béatrice Turpin

LDI, UMR 7187, CNRS – Université de Cergy-Pontoise¹

La sémiotique comme science des signes dans la vie sociale porte sur les signes de la culture entendue comme principe de médiation entre individuel et collectif, entre des différences et l'institution constitutive du collectif. À ce titre la sémiotique comme science de la culture est aussi une science du politique, le politique étant ce qui structure le collectif au sein de la société. Il nous paraît intéressant d'envisager le populisme de ce point de vue, de voir quels sont les signes du populisme, c'est-à-dire ce qui au sein du politique fait qu'il y a une entité que l'on peut dénommer « populisme ». À un autre niveau, nous nous proposons de voir comment se définit le discours populiste à partir d'une sémiotique des idéologies, que nous distinguons du point de vue linguistique : non plus analyse propositionnelle ou argumentative, mais analyse des réseaux de sens sous-jacents à un type de discours.

La sémiotique du populisme sera donc envisagée en tant que sémiotique politique des institutions incluant une sémiotique politique des idéologies, pour répondre aux questions suivantes : « quelle peut être la réflexion sur le populisme dans une interrogation sur la sémiotique du politique ? », « quelle sémiotique du discours caractérise le populisme tel qu'il se manifeste actuellement ? » Nous nous attacherons, dans cette perspective, à étudier le discours du Front National en France à partir du programme adopté pour les élections présidentielles de 2002.

Mots clés : populisme, national-populisme, discours politique, idéologie, stéréotype, imaginaire, schèmes mythiques, valeurs en langue et en discours.

La sémiotique « étude des signes dans la vie sociale » a pour objet toutes les pratiques humaines signifiantes, c'est-à-dire aussi, finalement, tout signe culturel, tant il est vrai que culture et interprétation sont étroitement liées. La culture interprète le monde, le constitue en signes. La sémiotique se donne pour tâche d'étudier ce que sont

¹ Première version d'un article publié dans *Sémiotica* 159-1/4 (2006), 285-304.

ces signes et les procès de signification qu'ils mettent en œuvre, le premier de ces signes étant le système organisé que constitue le langage humain – premier, car le langage inaugure la possibilité même de signifier.

La sémiotique politique : son objet

La sémiotique politique est l'étude des signes du politique et de la manière dont ils produisent du sens. Le champ ainsi défini est très large si l'on considère l'importance des manifestations signifiantes du politique : rites, discours, mais aussi institutions peuvent relever de cette étude, ces dernières étant, comme l'a montré Saussure, au cœur même de la production du sens : « La langue, pour s'imposer à l'esprit de l'individu, doit d'abord avoir la sanction de la collectivité [...] – La consécration sociale par la masse semble être une unité où l'on puisse enfin se reposer au milieu des dualités » (Saussure, in Engler, 1968 : 31).

La sémiotique politique a pour objet l'étude des institutions dont la fonction de représentation est médiation entre l'individuel et le collectif. Le sens du politique est ici à étudier à partir de cette fonction de représentation et du système institué pour la mettre en œuvre (Lamizet, 1998), en considérant que le sens est aussi, comme l'a écrit Peirce dès 1879, un sens logique, un sens stratégique, un sens « effet » : « La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet » (Peirce, 1993 : 165). Cette sémiotique porte donc sur l'État et les institutions qui le régissent et étudie leur fonctionnement avec leurs acteurs. Cette sémiotique des places et des actions est inséparable d'une sémiotique des idéologies. Il y a, en effet, étroite dépendance entre institutions et idéologies. Relèvent de l'étude de l'idéologie toutes les formes par lesquelles se manifeste le discours du politique. Nous retrouvons là l'étude des institutions, non plus dans leurs modes de fonctionnement, mais dans leurs formes discursives, en tant qu'elles traduisent l'idéologie sous-jacente à un groupe social ou politique.

La sémiotique politique et l'étude des idéologies

Nous entendons ici par idéologie un système d'interprétation du monde historico-politique (Aron, 1965). L'idéologie se distingue de la philosophie, car elle ne se prête pas à la discussion alors que la philosophie est toujours philosophie du doute, reconnaissance de l'autre. La philosophie est née de la dialectique, de la possibilité de penser une chose et son contraire alors que l'idéologie ne se discute pas. Cette dernière a une fonction sociale de médiation entre l'individuel et le collectif : c'est un système de valeurs qui relie les hommes et gouverne leurs actions. On n'échappe pas à l'idéologie, mais la pensée spéculative peut faire voir sa contingence. En grande partie inconsciente, elle est la part d'imaginaire nécessaire au symbolique.

La sémiotique des idéologies étudie la chaîne qui va du manifeste au latent en mettant en valeur le double fonctionnement du signe, à la fois dénotatif et connotatif. Elle étudie aussi les différents signes (signes, symboles, rites) par lesquels se manifeste l'idéologie. Nous trouvons, dans l'ouvrage de Roland Barthes, *Mythologies*, publié en 1957, les premiers essais d'étude pratique d'une sémiologie des idéologies appliquée au domaine politique, notamment à travers les articles sur le poujadisme : « Quelques paroles de M. Poujade », « Poujade et les intellectuels ». Dans ces essais, Barthes tente de déceler au-delà du manifeste le latent qui le caractérise en analysant le poujadisme comme discours idéologique ou *mythique* : « Le langage de M. Poujade montre, une fois de plus, que toute la mythologie petite-bourgeoise implique le refus de l'altérité, la négation du différent, le bonheur de l'identité et l'exaltation du semblable » (1957 : 87).

La sémiotique du politique tente donc ici de mettre en rapport le mythe et le dire ou bien le mythe et l'agir, le mythe pouvant alors s'entendre comme une structure narrative inconsciente ancrée dans le social, structure narrative composée de « focus », stéréotypes ou noyaux de sens. Ainsi le poujadisme obéit-il à une rhétorique de la clôture : la tautologie et le « bon sens » contre la dialectique, le comptable contre « l'illusion » de la culture, le quantitatif du commerçant contre le qualitatif de l'intellectuel, ce que Barthes résume de la façon suivante : « on sait qu'à la limite il ne peut y avoir de travail plus quantifié – et donc plus bénéfique – que de creuser des trous ou d'entasser des pierres : cela c'est le travail à l'état pur, et c'est d'ailleurs celui que

tous les régimes post-poujadistes finissent logiquement par réserver à l'*intellectuel oisif* » (1957 : 185).

La sémiotique étudie ainsi le jeu des oppositions qui structurent le champ politique (le commerçant opposé à l'intellectuel et au bureaucrate dans le discours poujadiste). Plus généralement, elle met en lumière les différents schèmes idéologiques qui sous-tendent le champ politique entendu comme champ discursif, champ que le politologue analyse, quant à lui, en termes de courants ou de mouvements (qui agissent la surface du social). La sémiotique politique esquissée par Barthes est discours critique sur le fait politique, discours qui pose l'insu d'un discours ou d'un faire. En considérant le poujadisme dans son rapport au mythe, Barthes a aussi mis l'accent sur le jeu des oppositions constitutives du politique : le mythe est mis en étroite corrélation avec le jeu des forces sociales qui le structure.

Une sémiotique du populisme

Nous nous proposons de voir ce que cet abord sémiotique peut nous apporter pour la compréhension d'un phénomène polymorphe – le populisme. Phénomène dont on parle de plus en plus aujourd'hui, mais dont on sait de moins en moins à quoi il se rapporte, comme si, à mesure que le phénomène du populisme prenait de son acuité (Blaize, Moreau, 2004 et Taguieff, 2004), il était banalisé dans le discours médiatique ou politique.

Dans le champ politique, le mouvement populiste est apparu en Russie dans la seconde moitié du 19^e siècle parmi l'intelligentsia qui contestait l'absolutisme du pouvoir du tsar et proposait d'aller vers le peuple afin d'aider celui-ci dans sa révolte. À partir de là, la dénomination de « populiste » en est venue à désigner dans divers pays des courants politiques se réclamant du peuple (le *People's party* aux États-Unis à la fin du 19^e siècle, divers mouvements politiques en Amérique du Sud, dont le plus emblématique est le péronisme en Argentine). Au 20^e siècle, le terme en vient à renvoyer à des mouvements divers reposant sur un leader charismatique et à se charger d'une valeur négative. Il servit ainsi à qualifier des partis aussi différents que celui de Luis Inácio da Silva (« Lula ») au Brésil, de Hugo Chávez au Venezuela, de Christophe

Blocher en Suisse, de Jean-Marie Le Pen en France, de Silvio Berlusconi en Italie, etc. On a aussi parlé indifféremment du populisme de l'association ATTAC (Taguieff, 2004 : 11) ou de l'ancienne direction du journal *Le Monde* (Bernard-Henri Lévy, cité in Lemaire, 2004). Cela a abouti à assimiler des réalités hétérogènes, et donc, finalement, à priver le terme de toute valeur du point de vue de la théorie politique. Pour qui veut réfléchir au phénomène appelé « populisme » il importe donc, préalablement, de bien délimiter le sens du terme et de le définir en tentant de cerner ses différentes caractéristiques, cela afin d'avoir un concept épistémologiquement opérationnel.

De ce point de vue, il nous semble que l'on doit donner une définition du populisme qui puisse à la fois montrer les différences et les identités entre les mouvements politiques ainsi qualifiés, identités sur lesquelles s'appuie ce passage d'une connotation positive à une connotation négative.

Nous définirons donc le populisme par *la coexistence* des traits suivants :

- La référence au peuple faite par un leader charismatique².
- L'imaginaire d'une « représentation-miroir » : à une représentation abstraite d'essence aristocratique (l'élection devant permettre de sélectionner « les meilleurs ») le leader populiste propose une représentation-miroir (Surel, in Taguieff, 2004 : 107) : il représente directement le peuple, car il est le peuple.
- La critique des institutions.
- Le discours populiste est bâti sur fond de narration (grands récits de l'émancipation, mythes des origines).

Ce dernier point est essentiel et nous plonge dans l'imaginaire propre au populisme qui explique très certainement sa force de conviction. Il nous permet aussi de marquer la différence qu'il peut y avoir entre mythes des origines à vocation particularisante et grands récits de l'émancipation à vocation universelle. Citons à ce sujet Jean-François Lyotard : « Comme les mythes, ils ont pour fin de légitimer des institutions et des pratiques sociales et politiques, des législations, des éthiques, des manières de penser. Mais à la différence des mythes, ils ne cherchent pas cette

² Nous n'avons pas dissocié les deux éléments. La référence au peuple ne saurait à elle seule caractériser le populisme. La démocratie elle-même est fondée sur cette référence au *dêmos*.

légitimité dans un acte originel fondateur, mais dans un futur à faire advenir, c'est-à-dire dans une idée à réaliser » (Lyotard, 1986 : 38).

Cependant nous savons que ces grands récits ont aussi leurs limites et que la légitimation par un idéal a succombé sous la puissance du mythe. Le populisme actuel, tel qu'il se manifeste notamment en Europe, nous semble l'illustration de cette résurgence du mythe. C'est cet imaginaire du mythe que la sémiotique du néo-populisme va s'attacher à caractériser en mettant en valeur la place du récit sous l'apparente rationalité du discours (le « bon sens », comme a pu le faire Roland Barthes dans *Mythologies*). Il est auparavant intéressant d'étudier comment cette « sémiotique des idéologies » peut être envisagée au sein d'une sémiotique des relations de pouvoir.

Populisme et sémiotique des relations de pouvoir

Le populisme actuel prend place dans une crise de la représentation, dans le fait que le système représentatif semble ne plus fonctionner du point de vue des électeurs qui désignent leurs représentants, mais ne se retrouvent pas dans les décisions prises. Cette crise de la représentation est issue de la tension entre deux conceptions de la représentation, sans que cette tension ne soit vraiment explicitée. Ce que l'électeur en général entend par représentation est une délégation de type contractuelle. L'électeur désigne un mandant sur la base d'un programme, avec comme sous-entendu que ce programme soit un contrat que le mandant respecte. Nous avons ici une conception de la démocratie de type rousseauiste. Le pouvoir des élus vient de cette délégation conférée par les électeurs. Il s'agit d'une transmission de pouvoirs sur la base d'un « contrat social ». Cependant ce type de représentation n'est pas celui qui a cours juridiquement dans les démocraties. Du point de vue du droit constitutionnel, le représentant est désigné non pour représenter l'électeur, mais pour représenter l'État et le contrat n'a aucune valeur juridique (voir Burdeau, in Tagieff, 2004 : 155-158). Sa valeur est alors avant tout élective, comme instrument de persuasion et repose sur une sorte de contrat tacite de sincérité.

Quand ce « contrat tacite » se révèle vide de sens, cette tension entre ces deux conceptions de la représentation est favorable au populisme dont la rhétorique est basée

sur l'opposition entre les élus (leur trahison) et le peuple (dépossédé de son vote). Le populisme offre, en effet, le mirage d'une représentation directe, d'une représentation-miroir : celle d'un leader représentant l'essence même d'un « peuple » dans lequel chacun pourra se reconnaître, actualisant pour son compte une des connotations du mot : « communauté fraternelle », « peuple par le sang », « sans grade », etc.

Le leader populiste EST le peuple, il incarne sa volonté et sa force. Au symbolique et au rationnel du contrat le populisme offre l'imaginaire du miroir. Nous sommes ici dans l'ordre du mythe.

Le néo-populisme et le mythe

Certains auteurs ont pu dire que la modernité coïncidait avec la disparition des mythes. Ainsi Édouard Deruelle dans « Modernité et démythisation du politique » écrit-il : « la modernité fait l'épreuve radicale de l'abandon des mythes, des traditions, des fables, comme mode d'appropriation des repères de certitude » (Jouan et Motte, 1990 : 109-116). Cependant ce début du 21^e siècle nous montre que les mythes ne sont pas morts et qu'ils ressurgissent, refoulés qu'ils étaient dans le mythe de cette société moderne débarrassée des mythes.

Il nous faut pourtant noter que ce refoulement des mythes a eu lieu dès la Grèce antique, avec l'avènement de la philosophie, de la dialectique et de la démocratie, quand le philosophe a pu croire que la pensée rationnelle et le débat seraient organisateurs de la cité. Mais l'imaginaire mythique a toujours été présent, sous-jacent. Platon lui-même prend appui sur le mythe dans l'exposé de sa philosophie. Et c'est aux mythes que fait appel Freud pour asseoir sa théorie de l'inconscient, pour nous faire voir la part de mythe qui sourd en chacun de nous. Car si l'inconscient est cette zone d'ombre qui affleure dans le mythe, c'est aussi que le mythe ne sera jamais mort. On peut cependant dire que la démocratie, fondée sur l'argumentation et le débat l'est sur un idéal de rationalité. C'est en cela que le populisme, tel qu'il se manifeste actuellement, est de ce point de vue antidémocratique : le mythe est à la base de son discours et ce n'est pas sans conséquence quand cet imaginaire puise au plus profond de « l'âme des foules ».

Dans le populisme, le mythe est au cœur même de ce qui fonde le politique : la relation de pouvoir et tous les éléments qui sont liés à cette relation. Avec le populisme nous sommes dans une sorte de degré zéro du politique, une représentation sans distance, une homogénéité entre le représentant et le représenté qui s'ajoute à cette homogénéité d'ensemble qu'est « le peuple », catégorie qui ne correspond à aucune catégorie sociologique, mais qui est apte à cristalliser un imaginaire, celui d'une communauté fraternelle. Ainsi le leader populiste ne manque pas de se présenter comme leader-miroir, comme l'a fait Le Pen le soir du premier tour des élections présidentielles françaises de 2002 : « homme du peuple, je serai toujours du côté de ceux qui souffrent parce que j'ai connu le froid, la faim, la pauvreté ».

En 1895, Gustave Le Bon dans son ouvrage sur la psychologie des foules écrit : « Connaître l'art d'impressionner l'imagination des foules, c'est connaître l'art de les gouverner » (2003 : 37). Le mythe est bien ce levier qui permet d'emporter l'adhésion. À cet égard, on peut dire que Le Bon est un des premiers théoriciens du populisme au sens actuel : « Le type du héros cher aux foules aura toujours la structure d'un César. Son panache les séduit, son autorité leur impose et son sabre leur fait peur (2003 : 28) ; « C'est sur l'imagination populaire que sont fondées la puissance des conquérants et la force des États. En agissant sur elles, on entraîne les foules » (2003 : 36). Mussolini a lui aussi été particulièrement conscient de l'importance du mythe en politique et a su l'utiliser à des fins manipulatrices : « Le mythe est une foi, une passion. Il n'est pas nécessaire qu'il soit une réalité. Il est une réalité dans le fait qu'il est un aiguillon, une espérance, une foi, un courage. Notre mythe c'est la Nation, notre mythe c'est la grandeur de la Nation » (« Il Discorso di Napoli », 1922, cité in Guillaume, 2001 : 9).

Les mythes du national-populisme et l'exemple du Front national français

On peut à cet égard relever quelques mythes communs aux populismes tels qu'ils se manifestent actuellement en Europe, dans un contexte de globalisation des échanges qui produit par réaction un repli communautaire. Pour qualifier ces mouvements, nous adoptons le qualificatif de national-populisme.

Les mythes communs au national-populisme ne sont pas propres à celui-ci (voir Girardet, 1986), mais ils en constituent une manifestation particulière. Nous pouvons distinguer :

- Le mythe de l'Unité et le refus de l'altérité
- Le mythe de l'Âge d'or
- Le mythe du Complot qui consiste en l'introduction de cette altérité
- Le mythe du Sauveur

Nous nous proposons d'étudier comment ces mythes apparaissent et sont structurés à partir d'un exemple, celui du programme du Front national en France, adopté pour les élections présidentielles de 2002 et consultable alors sur le site Internet de ce parti³.

Le programme du Front national a tous les caractères extérieurs d'un texte argumentatif. Chaque partie est numérotée (I. Identité, II. Souveraineté, III. Sécurité, IV. Prospérité, V. Fraternité, VI. Liberté), composée de sous-parties, elles-mêmes structurées selon une logique de type « constat-principes-propositions ». Les connecteurs argumentatifs ponctuent régulièrement le discours.

Une lecture attentive de l'argumentation montre cependant que cette dernière est tronquée. Nous allons analyser cela du point de vue de ce que nous appellerons une rhétorique de l'évidence, rhétorique à laquelle participe le mythe.

Formules proverbiales, prémisses ou conséquences posées comme évidentes et valeurs partagées tiennent une grande place dans l'argumentation du programme et visent à faire adhérer l'auditoire aux propos tenus. Les signifiés réels (les propositions du programme) sont introduits latéralement, subrepticement à partir de ces procédés. Cette rhétorique de l'évidence présente au niveau du contenu argumentatif se retrouve au niveau de l'imaginaire narratif. Le mythe est lui-même un cliché qui parasite l'argumentation, un stéréotype social présent dans l'imaginaire collectif que le programme du FN va gauchir pour en venir à faire accepter les propositions émises.

³ www.frontnational.com/programme/index.htm, page consultée le 6/10/2002.

Une rhétorique de l'évidence

L'argumentation fait référence à des valeurs communes qui tendent à crédibiliser le contenu du programme : références à la « Civilisation », au « Beau », au « Bien », à la « Liberté », à la « Justice », etc. présupposent que le contenu du programme ne soit pas en contradiction avec ces valeurs – ou que la personne qui n'adhère pas au contenu ne partage pas ces dernières. Beaucoup de propositions sont, en outre, présentées comme des évidences, sans que ces « évidences » ne soient jamais démontrées... puisqu'évidentes !

Nous donnerons quelques exemples, sachant que notre propos n'est pas d'étudier l'argumentation dans le programme, mais de voir que c'est le mythe qui se glisse dans les failles de l'argumentation selon cette rhétorique de l'évidence.

- **Prémises ou conclusions non démontrées ou formules de type proverbial**

La souveraineté est à la Nation ce que la liberté est aux personnes (*Pr.* : 77).

L'art véhicule des valeurs spirituelles et morales comme des normes esthétiques (*Pr.* : 174).

La sécurité est la première des libertés, parce que la criminalité frappe d'abord les plus fragiles (*Pr.* : 93).

Les progrès considérables de la recherche génétique confirment ce que la philosophie occidentale avait pressenti depuis des siècles : l'embryon est déjà une personne humaine, comme elle titulaire de droits et particulièrement du premier, le droit à la protection de la vie (*Pr.* : 170).

- **Références à des valeurs communes**

Le choix de la civilisation [...], le choix de l'avenir [...], le choix de la liberté [...], le choix de la justice (*Pr.* : 13).

Le rôle des gouvernants est de montrer le Bien aux hommes (*Pr.* : 91).

Le Bien commun de la Patrie (*Pr.* : 127) ; – du pays (*Pr.* : 131).

La "civilisation" est à la fois état et mouvement. Elle est état en ce sens qu'elle forme un tout ordonné, produit du Beau, du Bien et du Vrai dans tous les ordres de l'activité humaine (*Pr.* : 171).

Les principes : le Beau, le Bien, le Vrai (*Pr.* : 173).

Ces valeurs permettent d'opposer le FN et les hommes ou partis politiques censés les défendre, mais n'en faisant rien :

Le "ministre de la culture" contre le Beau, le Bien et le Vrai (*Pr.* : 172 ; 173).

Le vrai combat écologiste est abandonné par ceux qui se prétendent "Verts" (*Pr.* : 41).

Nous, nous avons toujours été du côté de la Vérité et de la Liberté (*Pr.* : 1).

Et c'est au nom de ces valeurs que le programme énonce des mesures telles que :

- **L'encadrement des médias**

L'encadrement des médias est inversement proportionnel à la puissance de leur influence : les règles posées depuis une dizaine d'années sont clairement insuffisantes (*Pr.* : 75).

- **L'encadrement de l'éducation**

Les programmes et contenus d'enseignement, comme l'histoire et la philosophie, seront revus pour donner une vision respectueuse des faits et pluraliste des disciplines concernées (*Pr.* : 37).

- **L'encadrement de la culture**

Depuis la grande époque de Jean Vilar, le Festival d'Avignon s'est considérablement étioilé. La caution de "bonne tenue intellectuelle" est invariablement assurée par les staliniens, les tenants de l'absurde et les nihilistes de service, tels Brecht, Kafka ou Beckett [...]. On ne peut en effet se satisfaire d'un théâtre qui, sur le plan moral et politique, ne se préoccupe que de racisme, de colonialisme (Aimé Césaire), de nazisme (Thomas Bernhard), de fascisme (Antonio Tabucchi) et plus récemment d'homophobie (*Pr.* : 176).

- **L'encadrement de la justice**

La fonction de magistrat n'est compatible ni avec l'exercice d'un syndicalisme politisé, ni avec l'appartenance à une obédience maçonnique ou sectaire (*Pr.* : 95).

Sous couvert de lutter contre un "racisme" totalement inexistant en France, comme en témoignent les statistiques de la Commission nationale consultative des droits de

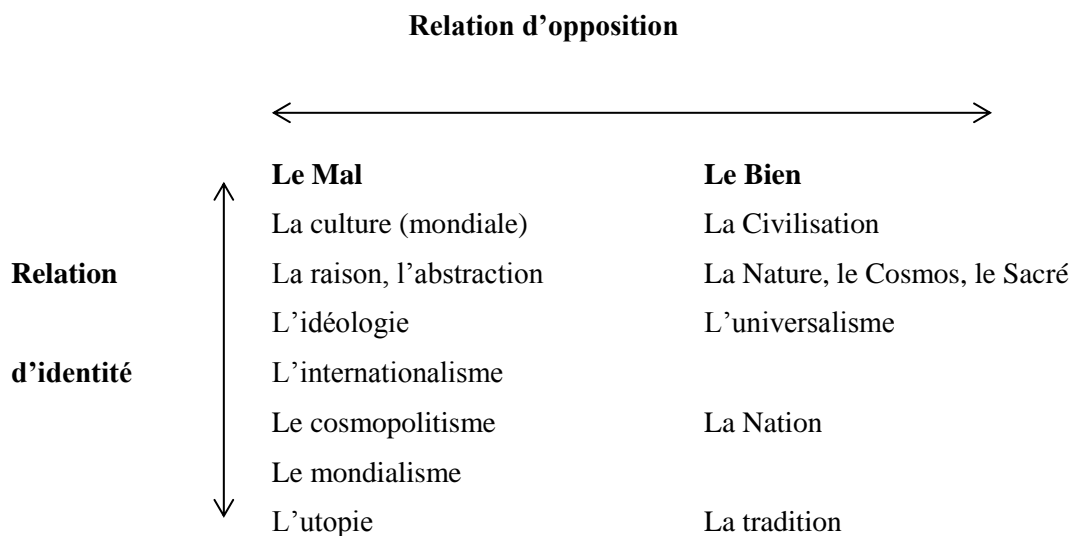
l'homme⁴, c'est en réalité aux droits des Français à rester maîtres chez eux que s'en prennent ces législations. Elles doivent donc être abrogées (*Pr.* : 185).

Il s'agit bien ici, comme dans *1984* de Georges Orwell, de renommer le réel, l'encadrement devient « liberté » et la liberté devient « anarchie » :

La liberté entendue dans le sens de l'anarchie intellectuelle et morale la plus complète (*Pr.* : 34).

Un recadrage idéologique

Le Front national propose, à travers l'ensemble du programme, un recadrage idéologique de la société française. Celui-là se manifeste dans l'opposition du Mal et du Bien et la proposition de passage de l'un à l'autre (figure 1).



(Figure 1 : Mal vs Bien)

⁴ Extrait du rapport 2001 du CNCDH (mars 2002) : « D'une manière générale, le racisme et l'antisémitisme ont diminué en 2001 par rapport à l'année précédente, avec 67 actions violentes, contre 149 – 7 blessés contre 16 – 334 menaces contre 753, même s'ils restent à un niveau élevé par rapport aux années 1995 à 1999 [...]. Les statistiques officielles transmises par le ministère de l'Intérieur ne sont pas exhaustives ». Commission Nationale Consultative des Droits de L'Homme, La Documentation française, 2001, <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/>

Citons :

La civilisation française, enracinée dans le temps et l'espace, est subvertie dans son contraire : la culture mondiale de masse (*Pr.* : 170).

Le glissement du terme "civilisation" au terme "culture" n'est pas indifférent (*Pr.* : 171).

La conception mécaniste des rapports sociaux qui prévaut depuis trop longtemps a consacré le triomphe de l'abstraction, l'élimination de l'expérience et du multiséculaire "humus humain" (*Pr.* : 7).

Les adeptes des nuées n'aiment pas le paysan enraciné. L'homme de vent sera toujours hostile à l'homme de terre (*Pr.* : 131).

L'universalisme – dont le cosmopolitisme est la contrefaçon – est une constante de la pensée française (*Pr.* : 5).

D'un côté l'ordre, conçu comme ordre transcendantal, naturel, de l'autre le désordre fruit de la pensée abstraite. C'est la raison ou l'idéologie qui menace l'ordre cosmique. Nous retrouvons là cet anti-intellectualisme que Barthes soulignait dans le poujadisme, en même temps que le mythe biblique de la chute due à la transgression de la parole divine – passage du Bien au Mal que le Front national se propose d'inverser, retrouvant ainsi le « Sacré » : critiquant la pensée abstraite, le FN se place du côté de « l'harmonie préétablie », du côté du « naturel » opposé à « l'idéologie » – et le « naturel », parce qu'il est censé faire partie de l'ordre des choses, échappe à toute velléité de contestation. En cela, on peut dire que, par les évidences qu'elle pose, la pensée du Front national est éminemment totalitaire, éliminant l'existence de toutes valeurs autres que celles de cette « évidence ».

Mythes et stéréotypes

Cette structure stéréotypée basée sur l'opposition Bien vs Mal, Nature (Cosmos, Sacré) vs Culture (raison, idéologie) et le thème de la chute qui lui est afférent, est sous-jacente aux principaux mythes que l'on peut repérer dans le programme.

- **Le mythe de l'Unité, de l'homogénéité originaire**

Ce thème justifie une prise de position visant à séparer les communautés les unes des autres. Cette thématique est tantôt affichée, tantôt retournée dans la thématique de la « protection de la diversité » que le programme reprend au discours écologique pour le détourner : pour le rédacteur du programme, la diversité n'est pensable que comme juxtaposition d'entités homogènes. Et c'est en suivant cette logique de l'« homogène » et du « naturel » que le Front national ne reconnaît formellement que la nationalité fondée sur le droit du sang, qui symbolise ce naturel :

Le mode normal d'acquisition de la nationalité française, c'est-à-dire la filiation, sera réaffirmé comme base du Code de la nationalité et de la citoyenneté : naît français tout enfant né de père ou de mère français (*Pr.* : 28).

Un planétarisme appelant au brassage des populations, en totale opposition avec le respect des légitimes diversités humaines (*Pr.* : 41).

Pour le Front national, le « peuple français » est menacé par ces « colonies de peuplement » (*Pr.* : 18, 21, 22, 153) que forme l'immigration ; préserver l'homogène suppose le rejet de l'autre, celui qui n'est pas « français de souche » (*Pr.* : 10, 19, 24, 51, 70, 103, 151, 152).

Il ne naît plus assez d'enfants par femme pour assurer le maintien de la population française de souche [...]. La persistance de ce déficit, déjà incompatible avec la survie de la nation, s'accompagne en outre de l'installation sur notre sol de populations immigrées dont le taux de natalité (entre 2,8 et 4,8) est, en moyenne, double de celui des femmes françaises de souche (*Pr.* : 10).

Le véritable danger pour le FN n'est pas la migration économique (quoique celle-là soit stigmatisée), mais l'immigré ou l'étranger qui est radicalement opposé au « Français de souche », qui appartient à une population « fixée depuis plus de deux millénaires » « celte, latine et germanique » (*Pr.* : 22). Le rejet de l'étranger est ainsi un rejet à la fois ethnique et culturel, comme l'indique cette proposition énoncée comme vérité universelle :

Partout où cohabitent des peuples de race, de langue, de culture ou de religion différentes, l'assimilation se révèle impossible (*Pr.* : 24).

Le fait de poser cette séparation comme relevant de l'essence même du naturel interdit de la contester. Là encore, la nature est justification : le naturel, c'est l'évident, le vrai, qui s'oppose à l'idéologie anti-naturelle :

Une « dissociété », affolée par les aberrations idéologiques et morales les plus anti-naturelles, attaquée dans les structures qui fondent la sécurité de chacun et l'équilibre de tous, ravagée par l'insécurité et l'immigration de masse (*Pr.* : 126).

Et c'est également à partir de cette homologie posée entre l'homme et la nature que la proposition suivante peut s'appliquer aux deux termes de l'homologie :

Aucune souche exotique ne doit être introduite inconsidérément (*Pr.* : 51).

- **Le mythe de l'Âge d'or et du déclin**

Le mythe de l'Âge d'or participe, lui aussi, à cette rhétorique de l'évidence, du lieu commun. Ce mythe tient une grande place dans l'imaginaire collectif de nos sociétés. Il est présent dans les grandes religions monothéistes basées sur l'Ancien Testament. C'est le thème de la condition terrestre vue comme perte d'un paradis originel. Le programme du FN, en s'inscrivant dans cet imaginaire collectif, acquiert l'aura que peuvent conférer les grands mythes aux propos humains. Le programme greffe à cette structure mythique stéréotypée (passé – pureté – Âge d'or) le thème de l'immigration (pureté de la civilisation vs hétérogénéité ethnique) ; ce faisant il banalise deux thèmes clés du racisme : celui du non-mélange des races et celui de la supériorité d'une ethnie sur une autre. Si le mot race n'est guère présent dans le programme, une équivalence implicite est néanmoins posée entre supériorité d'une civilisation et une « composante » particulière :

La France est une nation « venue du fond des âges » et sa population est, pour l'essentiel, fixée depuis plus de deux millénaires : elle est principalement issue de la fusion de trois composantes européennes : celte, latine, germanique [...]. L'intégration massive de millions de ressortissants immigrés – que l'on conforte qui plus est dans leurs différences les moins acceptables ! – détruit cette identité (*Pr.* : 22).

La France est riche d'une civilisation exceptionnelle qui a mêlé, pour le meilleur, la Nature et la Grâce : il nous suffit d'être fidèles à cet héritage (*Pr.* : 173).

Le Front national s'oppose à cette menace pour la souveraineté et la civilisation françaises. Convaincu que la seule solution de fond est l'inversion du courant de l'immigration (*Pr.* : 24).

Présupposer un âge d'or, c'est aussi poser le principe d'une décadence, d'une chute, qui se manifeste dans les discours conservateurs dans le thème de l'oubli des traditions, des modes de vie du passé. Le programme manifeste cette nostalgie d'une France rurale, aux modes de vie centrés sur la communauté familiale, villageoise ou professionnelle et propose le retour à une vie centrée sur ces communautés comme solution aux problèmes politiques et sociaux du monde moderne. Il propose aussi une réactualisation du lien « naturel » de la France avec ses anciennes colonies – où l'on voit que le Front national n'a pas encore fait le deuil du colonialisme et préfère les relations de type « protectorat » aux relations d'égal à égal, notamment celles que présuppose une communauté européenne :

L'homme d'influence que fut Jean Monnet, planificateur et banquier, proche des dirigeants soviétiques comme de la haute finance américaine, fut "l'inspirateur" de l'Europe fédérale. Pour eux, la France a cessé d'être par elle-même un modèle de civilisation : elle n'a plus ni mission, ni message à porter dans le monde et doit renoncer à son Empire. C'est le moment où se mettent en place les institutions européennes (entre 1951 et 1957) et la politique d'immigration (*Pr.* : 16).

En Europe occidentale, l'unique dessein est l'intégration européenne à marche forcée : c'était, a-t-on dit de François Mitterrand, sa seule sincérité. C'est, en réalité, l'horizon indépassable de nos dirigeants d'hier et d'aujourd'hui. À cette politique, nous avons sacrifié notre empire, nos frontières, nos libertés (*Pr.* : 54).

- **Le mythe du Complot**

Sur ces mythes de l'Unité et de l'Âge d'or se greffe celui, classique dans le discours d'extrême droite, du complot avec la menace de l'universalisme. Rappelons que *Mein Kampf* reprend ce mythe déjà présent dans l'imaginaire du 19^e siècle et qui est peut-être déjà le répondant aux mutations profondes que connaît le corps social à cette époque, mutations vues comme un procès de décomposition dont il faut trouver les responsables. Et c'est toujours à des époques de turbulences que renaît et s'amplifie ce mythe du complot, utilisé aussi par les hommes politiques afin de servir leurs desseins.

Ainsi en est-il par exemple des *Protocoles des Sages de Sion* rédigés par la police du tsar dans un but stratégique, comme le remarque Raoul Girardet (1986 : 49) : « Les Protocoles des Sages de Sion ont été rédigés dans diverses officines de la police tsariste avec une double, et très précise arrière-pensée : combattre la politique de modernisation économique engagée alors sous l'égide du ministre Witte et dresser en même temps un contre-feu à l'égard des aspirations libérales tendant à se répandre dans certains milieux dirigeants ».

Ce thème du complot va de pair avec la dramatisation du programme, qui transparaît dans le lexique, mais aussi à travers des thèmes tels ceux de l'insécurité ou de la crise. Il s'agit ici de déstabiliser le récepteur pour le rendre réceptif aux solutions envisagées. La dramatisation renforce l'émotionnel et ne favorise pas l'analyse. Elle appelle l'adhésion et non le jugement. Citons là encore *La psychologie des foules* de Le Bon (2003 : 26) : « L'orateur qui veut la séduire doit abuser des affirmations violentes. Exagérer, affirmer, répéter ».

Selon le programme, le complot consiste à vouloir faire disparaître les repères traditionnels de la société : la famille, l'identité, la Nation :

Dans le carré diabolique de la destruction de la France menée par les politiciens de l'Établissement, après l'extinction biologique (la dénatalité française), la submersion migratoire (l'immigration de peuplement), la disparition de la Nation (l'euro-mondialisme), le quatrième côté est celui du génocide culturel (*Pr.* : 170)⁵.

Cette entreprise de liquidation de nos racines spirituelles et naturelles vise à rendre amnésiques les Français sur leur propre sol. Notre pays est sa cible principale, parce que sa civilisation élève l'homme et fait rempart à la barbarie (*Pr.* : 170).

Un ensemble pénalisant trop systématique pour ne pas être mûrement réfléchi. Pour ceux qui veulent dissoudre la France dans le magma mondialiste, le préalable est d'abord de faire disparaître les familles françaises (*Pr.* : 12).

Le désastre scolaire français n'est pourtant pas le fruit du hasard ou de la fatalité : il s'inscrit dans un processus mûrement réfléchi de destruction des intelligences et de l'identité françaises (*Pr.* : 33).

⁵ Au retournement des valeurs que nous avons mentionné participe cet emploi du terme « génocide » que le programme banalise dans une visée polémique en le décontextualisant.

Le programme met sous la responsabilité d'une volonté délibérée les changements inhérents aux mutations d'une société postindustrielle et globalisée pour proposer d'en revenir à l'utopie d'un monde paysan et d'une société autarcique – à cet âge d'or que le complot aurait entrepris de détruire systématiquement :

On tournera donc le dos à ce qui a formé avec bonheur des générations d'enfants et d'adolescents. Peu importe les « générations sacrifiées » ! Le rejet de toute identité nationale et la promotion systématique du multiculturalisme sont évidemment la conséquence d'une telle pétition idéologique (*Pr.* : 34).

Depuis près de quatre décennies (en fait, depuis la "culture Malraux", qui ne renia jamais son engagement marxiste), la civilisation française, chef-d'œuvre patiemment construit au cours des siècles et mondialement reconnu, y compris par des peuples à qui nous opposaient des conflits violents, est systématiquement détruite (*Pr.* : 170).

Le complot est lié au secret, aux agissements occultes et le démasquer, c'est le révéler :

C'est sous son inspiration qu'a été rédigée en 1985, dans des conditions de secret révélatrices des intentions de ses auteurs, la Convention de Schengen (*Pr.* : 68).

Les milieux mondialistes veulent ainsi accélérer le dessaisissement des souverainetés nationales et parvenir au gouvernement mondial sous couvert d'écologie, prônant en quelque sorte une "dictature du planétariat" (*Pr.* : 41).

Le mythe du complot permet aussi de désigner un coupable, de stigmatiser un adversaire. Ces adversaires sont ceux-là mêmes qu'Hitler stigmatisait déjà dans *Mein Kampf* : les « milieux mondialistes » et les « organisations secrètes ». La franc-maçonnerie est nommément désignée, mais la vindicte du programme s'étend sous le nom de « mondialistes » à tous les adversaires politiques du Front national : hommes politiques de toutes tendances, et syndicats :

Centrales syndicales révolutionnaires et capitalistes libéraux, dans un numéro de duettistes bien réglé, œuvrent à la destruction de la prospérité française réelle (*Pr.* : 125).

- **Le mythe du Sauveur**

Le Front national est présenté comme la seule alternative possible. Notons que le nom du mouvement lui-même est un nom de résistance⁶ : *Front* renvoie à « faire front » et au champ sémantique de la guerre :

Il s'agit de verrouiller leur œuvre de submersion du peuple français et de destruction de la souveraineté de la France (*Pr.* : 21).

Implicitement, le programme se fonde sur un messianisme : mythe d'un âge d'or et de la perte des valeurs attachées à cet âge d'or (le Bien, le Cosmos), promesse d'un retour au « Sacré » par l'entremise de l'avènement au pouvoir du Front national :

Il n'est que temps de réintroduire le Sacré dans notre société [...]. Le monde a besoin, pour ne pas s'enfoncer dans des ténèbres sans retour, que soit gardée, vivante et ferme, la mémoire de l'Incarnation. Car nous, Français, avons une chance considérable. Depuis des siècles notre patrie, la terre de nos pères, a un visage familier (*Pr.* : 8).

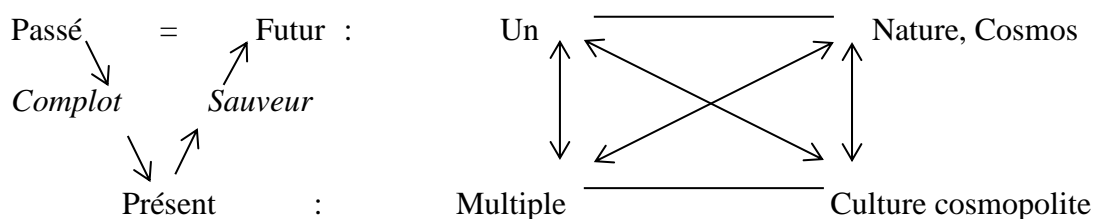
La France et les Français ne peuvent espérer que dans le Front National pour rompre avec la barbarie et renouer avec la civilisation (*Pr.* : 93).

Ce messianisme est incarné par le personnage symbole du parti : Jeanne d'Arc, qui représente ces valeurs d'unité (unité de la France), de rejet de l'étranger ou de l'immigré (rejet des Anglais), de Sacré (envoyée de Dieu). À cela on peut également ajouter que ce personnage de « fille du peuple » incarne le populisme du parti.

⁶ Nous avons là également un retournement et un brouillage de valeurs, autres figures fréquentes du Programme : la dénomination *Front national* renvoie initialement à un mouvement de résistance créé en mai 1941 par le Parti communiste français durant l'occupation nazie.

La structure sémiotique du mythe national-populiste

Les schèmes mythiques qui structurent le programme peuvent être représentés ainsi (figure 2) :



(Figure 2 : schèmes mythiques)

Alors que la structure argumentative est linéaire, la structure mythique est en faisceaux : les mythes s'entrecroisent et se lient les uns aux autres. Ce n'est que l'abstraction qui permet de les séparer et de les retranscrire de manière linéaire. Un même mythe peut également courir sous des discours à thématiques différentes. Cette structure particulière du mythe a été repérée par Saussure dans sa tentative d'étude sémiologique des légendes :

Ici comme souvent on se trouve en face d'un plexus de transpositions qui se ramènent sans difficulté à une seule transposition initiale, étant toutes liées les unes aux autres, mais sans que nous puissions dire assurément que ce soit plutôt par tel bout que le déplacement a commencé (Saussure 2001 : 411).

Cette remarque est valable dans des processus narratifs liés à l'oralité et au travail de la mémoire en ce qui concerne le rapport entre récits historiques⁷, légendes ou mythes. Elle donne sa raison d'être à l'analyse sémiotique qui ne s'en tient donc pas au niveau du discours manifeste, mais tente de déceler les réseaux implicites d'un discours – un peu à la manière de la psychanalyse, pour qui le discours prend sens à travers un réseau d'associations qui permettent le passage du manifeste au latent.

Dans le discours politique, le mythe peut constituer le schème idéologique sous-jacent aux divers discours et qui les unifie, que ceux-ci soient oraux ou écrits. Dans le

⁷ L'« Histoire » étant toujours déjà elle-même récit.

discours lepéniste, le discours argumentatif est totalement assujéti au discours mythique (l'Origine) et à une idéologie identitaire de pureté ethnique (« de souche » « depuis plus de deux millénaires »). Ce télescopage total entre mythe, idéologie et argumentation avec le schème mythique du Sauveur et de la rédemption nous semble être une caractéristique fondamentale de ce discours et ce en quoi il rejoint le discours nazi (voir le mythe du « véritable Chef » et du Sauveur appelé par le destin dans *Mein Kampf*).

Nous avons ainsi ici un discours manipulateur sur deux niveaux : au niveau argumentatif (voir aussi Breton, 1997, 1999 ; Souchard, Wahnich, 1997), mais aussi de manière insidieuse, par l'intrusion de l'imaginaire du mythe dans l'argumentation. Chacun de ces niveaux joue à partir du noyau dur qu'est « l'évidence » et du brouillage des valeurs. Le mythe lui-même participe de cette rhétorique de l'évidence : il est, mais en tant que présumé du discours n'est pas destiné à être discuté.

Références

- ARON Raymond (1965). *Trois essais sur l'âge industriel*, Paris, Plon.
- AUSTIN John (1962). *How to do Things with Words*, Oxford University Press.
- BARTHES Roland (1957). *Mythologies*, Paris, Seuil.
- BENVENISTE Émile (1966). *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BLAISE Pierre et MOREAU Patrick (2004). *Extrême droite et national-populisme en Europe de l'Ouest*, Bruxelles, CRISP.
- BRETON Philippe (1997). *La parole manipulée*, Paris, La Découverte.
- (1999). « La 'préférence manipulatoire' du président du Front national ». *Mots* 58, Paris, Presses de Sciences Po.
- BURDEAU Georges (2004). « La représentation politique », in TAGUIEFF Pierre A. (dir.). *Le retour du populisme : un défi pour les démocraties européennes*, Paris, Encyclopaedia Universalis, p. 155-158.
- DERUELLE Edouard (1990). « Modernité et démythisation du politique », in JOUAN François et MOTTE André (éds.). *Mythe et politique*, Paris, Les Belles lettres.
- ENGLER Rudolf (1968). *Lexique de la terminologie saussurienne*, Utrecht/Anvers, Spectrum éditeurs.

- FREUD Sigmund (1930). *Das Unbehagen in der Kultur*, Frankfurt am Main, Fischer Bücherei.
- GIRARDET Raoul (1986). *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil.
- GUILLAUME Xavier (2001). *Mythe et fascisme. Une approche mythopoiétique du régime fasciste en Italie*, Mémoire inédit, Genève, Institut universitaire de hautes études internationales.
- LAMIZET Bernard (1998). *La médiation politique*, Paris, L'Harmattan.
- LE BON Gustave (2003). *Psychologie des foules*, Paris, PUF.
- LEMAIRE Patrick (mai 2004). « Le Monde d'avant Colombani était pétainiste, affirme BHL », In *Acrimed*. <http://www.acrimed.org/article1607.html>
- LYOTARD Jean-François (1986). *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée.
- ORWELL Georges (1949). *1984*, Paris, Gallimard.
- PEIRCE Charles S. (1993). « Comment rendre nos idées claires », in *A la recherche d'une méthode*, DELEDALLE Gérard (éd.), Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, p. 155-175.
- SAUSSURE Ferdinand (2001). « La légende de Sigfrid et l'histoire burgonde », TURPIN Béatrice (éd.), in *Cahiers de l'Herne, Saussure*, Paris, éditions de l'Herne. p. 351-429.
- SOUCHARD Maryse, WAHNICH Stéphane, CUMINAL Isabelle et WATHIER Virginie (1997). *Le Pen – Les mots*, Paris, Le Monde éditions.
- SUREL Yves (2004). « Populisme et démocratie », in *Le retour du populisme : un défi pour les démocraties européennes*, TAGUIEFF Pierre-André (éd.), Paris, Encyclopaedia Universalis. p. 93-109.
- TAGUIEFF Pierre-André (2004). « L'émergence d'une nouvelle question populiste en Europe », in *Le retour du populisme : un défi pour les démocraties européennes*, TAGUIEFF Pierre-André (éd.), Paris, Encyclopaedia Universalis, p. 7-13.